

INGMAR GRANSTEDT:

«il faut désindustrialiser l'économie»

Depuis peu trois "ateliers publics" ont ouvert leurs portes dans la région de Verviers-Eupen. On y fait de la couture, des réparations de petits meubles et d'électroménagers, de la mécanique,...

A La Calamine plus précisément, s'est créé, en mars de cette année, un atelier couture. L'objectif des promoteurs de ce projet est de permettre à tout un chacun de bénéficier d'une assistance technique et d'outils afin de réparer ou de confectionner des vêtements. Pour lancer le projet, ils ont introduit, pour 5 couturières, une demande d'un troisième circuit de travail (chômeurs de longue durée



mis au travail dans des asbl et dont le salaire est pris en charge par l'Onem). Certaines personnes de La Calamine et des environs ont d'autre part fait don de leur matériel pour équiper l'atelier.

Premier bilan : les couturières ont beaucoup de travail mais malheureusement pas celui qui était souhaité. Car, si plus de 200 personnes viennent faire réparer leur vêtement, quelques unes seulement viennent effectuer elles-mêmes leurs travaux de couture dans l'atelier. Plusieurs raisons peuvent expliquer cela. Les tarifs pratiqués pour faire effectuer un travail sont très bas (80 francs/heure) et n'incitent donc pas les gens à effectuer leurs travaux eux-mêmes. Et puis, l'idée d'atelier public étant nouvelle dans nos régions, le réflexe de s'y rendre mettra probablement du temps à être ancré dans la population. Afin d'y remédier, les animateurs de l'atelier public ont décidé d'organiser des cours de couture. Renseignements pris, le problème est le même dans les deux autres ateliers de la région. Très peu de personnes choisissent de faire elles-mêmes leurs réparations et préfèrent les faire exécuter par des "spécialistes".

Si ces ateliers ont vu le jour, c'est un peu grâce au livre "L'impasse industrielle" et à son auteur Ingmar Granstedt, économiste français d'origine suédoise et animateur à Lyon du centre de réflexion sur l'autonomie et ses conditions. Champ Libre l'a rencontré.



Un atelier public né à La Calamine dans la foulée des idées d'Ingmar Granstedt

Champ Libre : Votre livre paru en 1981, tend à démontrer que notre système industriel est devenu contre-productif. Quels sont les exemples les plus évidents illustrant votre point de vue ?

Ingmar Granstedt : Les transports motorisés individuels, qui loin de lui en faire gagner, dévore le temps et l'espace du citadin.

La médicalisation intense, qui sape la santé des gens à l'inverse de son objectif avoué. Voilà deux exemples parmi de nombreux autres.

Vous prétendez également que notre système industriel est devenu foncièrement instable. Qu'est-ce qui vous fait émettre ce jugement ?

I. G. : Notre système économique a tissé des interdépendances tellement complexes que celles-ci empêchent toute action cohérente, toute évolution maîtrisée.

Les décideurs sont dépassés par les contextes démesurés qu'ils sont censés suivre.

A partir de ce constat, vous estimez que la crise ira en s'aggravant. Que suggérez-vous pour éviter que cela ne débouche sur un cauchemar ?

I. G. : Avec Illich et d'autres, je suis d'avis qu'il faut réhabiliter un mode de production fondé sur les capacités qu'a chaque personne d'agir d'elle-même, d'utiliser elle-même les possibilités offertes par son environnement naturel, technique et culturel pour prendre soin d'elle-même et de ses proches.

Vous plaidez pour une certaine reconquête de l'autonomie.

I. G. : Oui, il faudrait que chacun cher-

che toutes les occasions (fermeture d'entreprise, par exemple) pour rééquiper peu à peu son environnement en petits outils autonomes grâce auxquels il pourra faire de plus en plus de choses pour lui-même et ses proches et réduire d'autant son temps de travail professionnel et son revenu.

Un de vos apports dans le cadre de cette réflexion, est d'avoir étudié comment concrètement une telle évolution pouvait se dérouler.

I. G. : Je propose de procéder par étape. La première devrait permettre d'épargner 15 p.c. des dépenses de consommation et donc de ne plus travailler que 32 heures par semaine.

Ces chiffres ne sont pas jetés au hasard.

I. G. : Non, j'ai considéré les dépenses moyennes des ménages en France et leur répartition détaillée en plus de 150 produits. Devant chacun de ceux-ci, je me suis posé les questions suivantes : pour élaborer ce produit, existe-t-il déjà des outils autonomes, techniquement satisfaisants, dont chacun pourrait intensifier l'usage ?

Si oui, quelle économie ferait-on ?

Quelles sont les "exigences" à remplir pour franchir cette première étape ?

I. G. : Tout d'abord se servir mieux et plus souvent de l'outillage domestique existant (cuisinières, casseroles, matériel de peinture, caisse à outils,...). Ensuite, utiliser l'espace disponible afin de produire une partie de sa nourriture. Même en ville des possibilités existent pour augmenter la production alimen-

taire autonome. Des espaces cultivables collectifs peuvent être aménagés en bordure de la ville ou dans certains coins et recoins actuellement délaissés. Enfin, multiplier des ateliers publics où seraient mis à la disposition de tout le monde, des machines à tricoter, des tours à métaux, des scies circulaires, des tours à bois,...

Connaissez-vous des ateliers publics en fonctionnement ?

I. G. : Il en existe à Mulhouse et à Stockholm. Celui de Stockholm existe depuis plus de dix ans et a dû récemment s'agrandir. Les ateliers de cuir, textile, ferronnerie, bois sont utilisés à plus de 25.000 reprises par an.

Tout cela serait donc un moyen pour éviter un certain nombre de dépenses.

I. G. : Oui, j'ai calculé que cela permettrait à chacun d'économiser 26 p.c. de ses dépenses alimentaires, 29 p.c. de ses dépenses en textile, 4 p.c. de ses dépenses en soin de santé, 10 p.c. des dépenses en divers produits manufacturés et 6 p.c. des dépenses en services divers puisque avec plus de temps disponible, il devient plus facile de s'arranger avec d'autres pour se rendre service mutuellement et éviter de payer des prestations professionnelles.

Voilà pour la première étape.

La deuxième constitue un pas de plus dans la voie de l'autonomie.

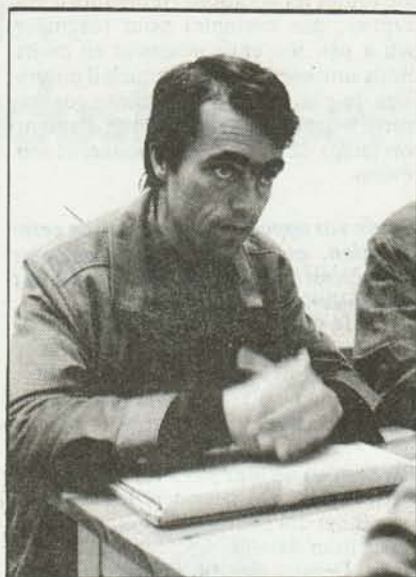
I. G. : Cette deuxième étape permettrait à chacun de réduire ses dépenses de 10 p.c. voire de 18,3 p.c. si l'on remet en



Réaliser soi-même plutôt que s'en remettre aux "spécialistes"



Travailler 24h par semaine



Les décideurs sont dépassés par la complexité du système

cause l'usage individuel de l'automobile. On pourrait dès lors arriver à un temps de travail de 24 heures par semaine.

Encore une fois, pour arriver à ce résultat, il faut opérer certains changements.

I. G. : Tout d'abord, il faudrait créer de nouveaux outils à implanter dans les ateliers publics. Ainsi pour le textile, de petits métiers mécaniques à filer, à tisser y seraient à la disposition du voisinage qui pourrait créer ses propres tissus.

Lors de cette deuxième étape, vous proposez également de faire un usage plus intensif des énergies renouvelables.

I. G. : Si l'on miniaturise et disperse un peu partout l'outillage, il pourra s'accommoder des énergies plus diffuses qui proviennent plus ou moins directement du soleil. Avec des milliers de machines à coudre autonomes disséminées dans le pays, la petite chute d'eau locale ou le petit générateur couplé à un combustible tiré de la biomasse devient opérationnel.

D'autres modifications de notre comportement sont à envisager pour franchir cette étape.

I. G. : Il faut encourager la création par opposition à la consommation passive, notamment dans le domaine culturel, de même que l'apprentissage par chacun de nouvelles connaissances, de nouvelles techniques permettant de créer. Enfin, dans le domaine alimentaire, un pas supplémentaire vers plus d'autonomie peut être fait en raccourcissant le circuit de distribution des produits (groupe de consommateurs faisant des achats di-

rects à la ferme, par exemple).

Quant à la troisième et dernière étape du processus de désindustrialisation, elle consiste à engager un démantèlement des filières industrielles.

I. G. : Lors de cette étape, il s'agit de s'attaquer à tout ce qui semble ne pouvoir être fabriqué raisonnablement qu'avec des outils industriels lourds : verre creux, emballage, vélos, matériaux de construction, radios, équipement ménager,...

Le but de cette étape est de briser le préjugé industriel, de vérifier dans quelle mesure, une partie de ces opérations industrielles peut être effectuée d'une manière plus autonome, plus décentralisée.

Comment pourrait-on avancer concrètement dans cette voie ?

I. G. : La méthode consisterait à prendre un par un chaque type de produit final utilisé par les gens décidés à se rééquiper (la bière, puis les vélos, puis les appareils radios, ...) pour analyser sa filière de production, c'est-à-dire toutes les usines, avec leurs technologies, qui se succèdent de l'extraction des matières premières jusqu'au produit final. A chaque stade de la filière, il faudrait inventorier les procédés et les techniques utilisés et chercher si l'on peut concevoir des alternatives modernes et efficaces aussi. Alternatives qui pourraient être au mieux de petits systèmes relevant de l'usage autonome et sinon tout au moins, des établissements professionnels extrêmement réduits et décentralisés.



Faire des activités humaines des actions libres et vivantes



Eplucher des petits pois, ... tout permet une expression

Cette critique active des filières de production, faite par les gens et non par des experts, doit être accompagnée de ce que vous appelez une recherche ouverte et conviviale. Pouvez-vous illustrer ces propos ?

I. G. : On peut citer comme exemple la mise au point du Yeti, petit tracteur à chenille simple et bon marché, pour l'agriculture de montagne. Ce nouvel engin est né sur la demande d'agriculteurs, grâce à des contacts, des discussions et des concertations directes entre les paysans, le Comité d'Expansion de la Chartreuse et un petit bureau d'études travaillant habituellement sur des technologies alternatives pour le tiers-monde. Il est prévu que les agriculteurs pourront monter eux-mêmes le "Yeti", soit tout seul, soit chez le mécanicien concessionnaire du coin.

Pour clôturer cet entretien sur l'autonomie, venons-en au mode de relation qui en principe accompagnerait ce changement.

I. G. : Eplucher des petits pois, retourner la terre, passer une planche à la toupie, souder une pièce, ... tout cela peut s'insérer dans des rapports avec des visages connus, permettre une expression, un sens, une parole; reprendre l'autonomie, c'est chercher une évolution technologique radicalement autre, rendant aux activités humaines la possibilité d'être des relations libres et vivantes.

Propos recueillis par Christian PIRALI